

disait si bien avec l'autorité du génie, vouloir borner ce que Dieu peut faire à ce que nous pouvons comprendre, c'est donner une étendue infinie à notre intelligence ou faire Dieu lui-même fini (1). Vous, Messieurs, qui êtes jeunes, qui avez l'esprit ouvert aux pensées d'autrui, qui entendez peut-être autour de vous la parole du doute et de l'incrédulité, ne vous laissez pas entraîner par cette poignée d'hommes qui ont mis les paradoxes de l'esprit au service des aberrations du cœur; marchez à la suite de tant d'illustres génies qui ont courbé leur intelligence devant la souveraineté divine de Jésus-Christ. Habituez-vous de bonne heure à porter avec joie ce joug si doux, ce fardeau si léger, sinon vous fléchirez sous le fardeau de l'erreur, vous tomberez sous le joug des passions. Ah! qu'il fait bon donner ainsi sa foi à Jésus-Christ, la donner sans partage et sans retour! c'est une lumière pour l'intelligence et une force pour la volonté; c'est la paix pour le temps et le bonheur pour l'éternité.

(1) Leibnitz, *Nouveaux essais*, I. IV, ch. 40.

ONZIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST RÉGNE EN DIEU

SUR LES CŒURS PAR L'AMOUR

Messieurs,

C'est beaucoup, sans doute, de régner sur les intelligences, de réduire dix-huit siècles sous le joug de la foi, et d'ériger sur des mystères la monarchie universelle des esprits. Nul homme qui réfléchit sérieusement ne verra dans cette domination une souveraineté humaine, mais une royauté divine. Toutefois, si Jésus-Christ règne en Dieu sur l'humanité, est-ce assez d'avoir captivé trois cents millions d'intelligences sous l'empire de la foi? Est-ce assez pour un Dieu de gouverner les esprits? Non, cela ne suffit point. Descendez en vous-mêmes et, après avoir touché votre front, mettez la main sur votre

cœur, pour dire s'il n'y a point là une faculté plus puissante que la pensée, quelque chose d'impérieux et de souverain, qui tient aux racines mêmes de l'existence, qui se cache dans les plis et dans les replis de l'âme, qui pénètre enfin jusqu'aux dernières profondeurs de la nature humaine. Avez-vous triomphé de l'esprit par les lumières de la science ou par celles de la foi? vous n'êtes encore qu'aux avant-postes de l'âme : derrière le rempart de l'esprit qui vient de s'ouvrir à la vérité, l'homme se retranche dans ce qu'il a de plus intime et de plus secret, il se replie vers ce for intérieur avec sa puissance de haïr et sa puissance d'aimer et, ainsi retiré au dedans de lui-même, il attend avec confiance qu'après avoir fait tomber les barrières de l'esprit, vous veniez à forcer les avenues du cœur. C'est là, en effet, à la source de nos affections, au foyer même de la vie, c'est là, dis-je, qu'il faut pénétrer pour triompher de l'homme; car si, après avoir subjugué son intelligence, vous venez à échouer contre son cœur, vous n'êtes victorieux qu'à demi : l'homme vous échappe avec ce qu'il a de plus fort et de plus précieux. Conséquemment, pour saisir les carac-

tères de divinité qui éclatent dans le règne de Jésus-Christ, nous devons nous demander si, après avoir établi sa souveraineté divine sur les esprits, il est parvenu également à régner en Dieu sur les cœurs. C'est tout le sujet de cette conférence.

Si je ne me trompe, Messieurs, vous avez retenu ce que c'est que régner. Régner, c'est diriger avec autorité, ou si vous le voulez, c'est gouverner suivant une loi donnée. Or, qu'est-ce qui gouverne les cœurs? Qu'est-ce qui triomphe de cette puissance intime, de ce pouvoir si faible en apparence, et pourtant si réel? Est-ce la crainte? Mais la crainte, j'entends la crainte servile, fait taire le cœur, elle ne le gouverne pas. La crainte réussira peut-être à comprimer l'élan du cœur, à enchaîner son essor; elle pourra se poser sur lui comme une main de fer, mais non l'empêcher de battre, de battre librement, de battre pour qui et aussi longtemps qu'il lui plaira : au milieu des chaînes et des violences, le cœur conserve sa liberté, et avec sa liberté, il se donne ou se refuse comme il lui semble bon. « Empereurs, disaient aux Césars ces généreux chrétiens

qui ont été nos pères, vous avez tout pouvoir sur notre corps, il vous est facile de charger nos mains de fers, de nous enlever nos biens, nos familles, notre vie; mais il nous reste un trésor que vous ne pouvez pas nous ravir, c'est notre cœur, et ce cœur est à Dieu. » Oui, s'il y a sous le ciel quelque chose de libre et d'indépendant, c'est le cœur. La crainte a parlé, la tyrannie va sévir, je puis courber la tête sous la pression de la force, mais mon cœur ne s'inclinera pas avec mon front, il ne suivra pas ma main qui tremble, ni mon genou qui fléchit : il restera hors d'atteinte et maître de lui-même, Donc, ce qui gouverne les cœurs, ce qui triomphe des cœurs, ce n'est pas la crainte.

Mais si ce n'est pas la crainte qui gouverne les cœurs, serait-ce le respect? Assurément, le respect va plus avant dans l'homme que la crainte. Car on est bien près du cœur lorsqu'on a réussi à frapper l'esprit par des qualités qui méritent la déférence; et, par conséquent, le respect, après avoir traversé l'esprit, vient toucher au cœur; mais il ne fait que l'effleurer, il ne le pénètre pas. On peut refuser son cœur même à ce que l'on

respecte. Est-ce que vous ne respectez pas le génie, l'autorité, partout où ils se trouvent, et pourtant vous ne donnez pas votre cœur à tout ce qui possède une haute intelligence, à tout ce qui porte une forte épée. Pourquoi cela? Parce qu'il est des choses qui commandent le respect sans parler au cœur. Il se pourrait qu'un homme vit à ses pieds des millions de ses semblables, qu'il tint une nation captive sous le respect de l'âge, sous le respect de la science, sous le respect du caractère, sans qu'avec tout cela cet homme vint à toucher un cœur. Donc le cœur peut se refuser au respect comme à la crainte; et, par conséquent, ce qui triomphe des cœurs, ce qui gouverne les cœurs, ce n'est ni la crainte, ni le respect.

Qu'est-ce donc qui gouverne les cœurs, si ce n'est point la crainte, ni le respect? Serait-ce que cette puissance si intime fût une force invincible et ingouvernable? Remontez, Messieurs, le cours des années jusqu'à l'origine de vos souvenirs : qu'est-ce qui, d'abord, a vaincu votre cœur? Lorsque, aux premiers jours de votre enfance, une figure angélique s'est penchée sur votre berceau pour recevoir vos soupirs et sécher

vos larmes, qu'une bouche souriante est venue se coller sur vos lèvres et que vos mains enfantines se sont enlacées dans d'autres mains, oh! alors, à l'approche de ce mélange de tendresse et de pureté qu'on appelle une mère, n'avez-vous pas senti que votre cœur vous échappait? qu'il laissait flotter ses rênes au gré de ce souffle victorieux? Qu'est-ce donc qui avait triomphé? Ah! Messieurs, vous étiez vaincus, parce que vous aviez aimé. Lorsque, plus tard, votre ami d'enfance, le témoin et le confident de vos jeunes années est venu frapper à la porte de votre cœur, au nom de qui lui avez-vous ouvert ce sanctuaire de l'âme? Au nom de l'amour : l'amitié avait parlé à votre cœur par la bouche de l'innocence, et votre cœur lui répondait par une affection réciproque. Et enfin, Messieurs, si Dieu ne vous fait pas la grâce de se réserver à lui-même votre vie tout entière, et sans partage, qu'est-ce qui gouvernera votre cœur? Qu'est-ce qui enchaînera sa liberté? Qu'est-ce qui liera sa puissance par un nœud indissoluble et sacré? Ce sera encore l'amour, l'amour vrai, l'amour pur, l'amour chaste, car l'amour coupable ne gouverne pas les cœurs, il les tue : la dé-

bauche est un tyran, l'amour est un roi. Donc, ce qui gouverne les cœurs, ce qui triomphe des cœurs, ce n'est ni la crainte ni le respect, mais l'amour. J'en conclus que régner sur les cœurs, c'est les gouverner par l'amour.

Or, Messieurs, si on règne sur les cœurs, en les gouvernant par l'amour, il s'ensuit que cette royauté est d'autant plus éclatante qu'elle est moins circonscrite. Eh bien! quelle est, à cet égard, la mesure du pouvoir des hommes? Et, d'abord, par qui peuvent-ils se faire aimer? Quelque affection qu'ils rencontrent autour d'eux, ils ne parviendront jamais à se faire aimer que d'un petit nombre d'hommes. L'amour d'un homme se renferme dans une famille, dans un petit cercle d'amis, tout au plus dans un peuple, dans une nation : c'est l'extrême limite de son étendue. Voyez vous-mêmes : par qui serez-vous aimés? Vous serez aimés par ceux que la nature et les liens du sang auront unis à votre destinée. Hors de là, vous aurez un ami fidèle, c'est beaucoup; vous en compterez peut-être plusieurs; voilà tout. Mais je le veux bien, vous êtes souverain, vous êtes le père du peuple, vous avez le cœur rempli

d'amour, la main pleine de bienfaits. Assurément, vous serez aimé, mais à tout le moins vous compterez autant d'ennemis que d'amis. Qui fut meilleur que cet Henri dont le nom est synonyme de bon roi, qui disait en pleurant sur sa capitale affamée : « J'aimerais mieux n'avoir point de Paris que de le voir en lambeaux! » Et, pourtant, malgré tant de bonté, la haine n'a-t-elle pas dirigé dix-sept fois contre la poitrine de Henri IV le poignard de l'assassin? Voilà l'humanité : en dépit de vos services, si dévoué, si généreux que vous soyez, vous ne serez jamais aimé que d'un petit nombre d'hommes.

Mais peut-être gagnerons-nous en profondeur ce que nous n'aurons pu obtenir en étendue? Hélas! Messieurs, dans quelle mesure sommes-nous aimés? Nous ne régnons, à vrai dire, qu'à la superficie des cœurs, un rien suffit pour nous détrôner : l'absence affaiblit notre empire, l'intérêt sait convertir en haine l'amour le plus profond; que dis-je? un caprice, une fantaisie nous bannissent d'un cœur à jamais. Voyez à quoi tient l'amour que nous produisons dans les autres? S'agit-il de nous sacrifier une passion, un vil métal, un instant de plaisir? Que de fois le cœur

d'autrui ne répond-il pas au nôtre par l'insulte du refus? Je le sais, et je me plais à le dire pour l'honneur de l'humanité, il s'est trouvé des hommes qui se sont dévoués jusqu'à la mort pour ceux qu'ils aimaient; mais encore, qu'est-ce que cela le plus souvent? Une ivresse passagère, une exaltation momentanée. Hors de là, que devient ce dévouement! Est-il à l'épreuve d'une disgrâce, d'un revers? Sait-il boire le calice de l'infortune? Sait-il manger le pain de l'exil? Sait-il partager les horreurs d'une captivité? Quand le vaincu de Pharsale vint toucher au rivage de l'Afrique, vous savez ce qui lui resta de ses nombreux amis : un pauvre Égyptien qui, recueillant les débris d'une barque, eut à peine de quoi composer un bûcher à ce fameux Romain. Et quand l'homme de ce siècle, qui a su exciter le plus grand enthousiasme et le plus grand amour, s'en alla, sur le rocher que vous savez, couronner ses victoires par l'auréole du malheur, qui est-ce qui le suivit pour consoler sa gloire des humiliations de l'exil! Il ne se trouva que trois captifs volontaires, pour former à cette grande infortune le cortège de l'amour. Voilà ce qu'on appelle être aimé par les hommes.

Ah! du moins, l'amour que nous produisons autour de nous va-t-il racheter par sa durée son peu de profondeur et son peu d'étendue? Mais qui donc a pu se faire aimer après sa mort? Vous serez aimés pendant votre vie; on pleurera votre mort: le cœur de vos parents, de vos amis se brisera de douleur, peut-être même emporterez-vous avec vous des cœurs inconsolables dans la tombe que leur creusera l'amour qu'ils vous portaient. Mais l'amour ne refleurit pas sur la tombe. Encore quelques années, un siècle ou deux tout au plus, et vous serez oubliés; ou bien, si vous n'êtes pas oubliés, du moins vous ne serez plus aimés. Qui est-ce qui aime aujourd'hui tant de héros fameux dont la vie appartient aux siècles passés? Y a-t-il un cœur qui batte encore pour Alexandre ou pour César, qui se dévoue, qui se sacrifie pour eux? Il se peut qu'on fasse plus ou moins de bruit autour de leur nom; mais qu'est-ce que cela? quelques louanges stériles, auxquelles le cœur n'a point de part. « Va, Annibal, s'écriait le poète latin, ébranle l'Univers pendant un demi-siècle, cours à travers les Alpes glacées, tu n'obtiendras qu'une chose après ta mort, c'est de plaire

aux enfants et de devenir pour eux un sujet de déclamation :

I demens, i, sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas, et declamatio fias (1).

C'est là tout ce que les hommes peuvent obtenir après leur mort, et, par conséquent, l'amour qu'ils excitent dans leurs semblables est un amour superficiel, passager et restreint. Il n'y a eu dans le monde qu'un amour immense, tout-puissant et immortel, un amour dont la durée infinie a su égaler la profondeur et l'étendue, c'est l'amour des hommes pour Jésus-Christ.

Et, en effet, Messieurs, voilà dix-huit siècles que Jésus-Christ a disparu du milieu des hommes, quant à la présence extérieure et visible, sans que l'amour des hommes pour Jésus-Christ ait rien perdu de sa force ni de son énergie. Au lieu de l'affaiblir, le temps n'a réussi qu'à l'accroître et à le consolider. Tandis qu'aucun homme ne peut se faire aimer au-delà d'une ou deux générations, l'amour de Jésus-Christ a traversé les âges, toujours immortel et florissant. Les hommes ont pu oublier le nom de leurs

(1) Juvénal, *x^e satire*.